LES AMOUREUSES DE GŒTHE.

Il y a eu le 20 mars soixante-sept ans, l'auteur de «Faust» s'éteignait à Weimar où depuis plus d'un demi-siècle, il vivait dans la gloire, l'adulation et les honneurs. Cet anniversaire qui n'a pas été oublié de ceux qui ont le culte et l'admiration du grand poète allemand a dû évoquer des souvenirs attendris dans l'âme d'une très vieille personne, dont on vient de fêter, en Bohême, la quatre-vingt-quinzième année et qui fut la dernière passion de Gœthe.

Le grand poète l'avait rencontrée, en 1823, à Marienbad, où il était venu faire des études minéralogiques. Werther vieilli, il portait dans son cœur un foyer encore allumé d'ardeur et de passion. N'avait-il pas écrit, d'ailleurs: «L'amour est tout; vivre sans aimer, c'est battre de la vaine paille!» Un soir, à la promenade, il croisa une adorable enfant de dix-huit ans, qui était accompagnée de sa mère. Malgré l'énorme disproportion d'âge—Gœthe avait soixante-quatorze ans—un roman sentimental s'ébaucha entre ces deux cœurs. Elle s'appelait Ulrique, elle est aujourd'hui la baronne Ulrique de Levetzow.

Gœthe conçut un vif attachement pour cette fraîche et belle jeune fille aux yeux de wergismeinnicht, que le génie rayonnant du poète avait attirée comme la lumière attire le papillon. Ce fut une liaison suave et poétique, la dernière illusion amoureuse du noble vieillard. Il aimait, il espérait, il chantait la joyeuse chanson de ses années de jeunesse. Il se grisait d'illusions. Comme Faust, il croyait s'être débarrassé de son enveloppe sénile; le vieil alchimiste, le savant, avait fait place au cavalier jeune, beau, conquérant. Il pouvait s'écrier, comme le poète de Recanati, dont les œuvres à peine écloses, lui étaient familières:

O speranze, speranze: ameni inganni
Della mia prima età.

Gœthe possédait à un haut degré la puissance de vie et de sentiments. Sa passion pour Ulrique, pure, ardente, dégagée de tout alliage grossier, fut pareille à ces soleils couchants qui jettent toutes leurs flammes avant de s'éteindre à jamais. Elle brûla d'un feu intense dans le cœur du ministre de Charles Auguste. Gœthe songea un moment à unir sa vieillesse glorieuse au printemps radieux de celle qu'il aimait. Il n'avait plus de foyer; il lui restait, il est vrai, une ancienne passion, Mme de Stein, mais celle-ci venait d'avoir quatre-vingts ans. La déchéance physique et morale l'avait quelque peu éprouvée, elle n'était plus la séduisante, spirituelle et jolie femme d'autrefois. Toutefois, poussé par un scrupule délicat, Gœthe renonça à son projet matrimonial. Il ne voulut pas, à soixante-quatorze ans, épouser une enfant de dix-huit ans. C'était faire preuve de sagesse et de bon sens.

Les amoureuses de Gœthe ont servi, pour la plupart, à la création des héroïnes du poète. Un peu de leur essence flotte dans les figures idéales conçues par l'auteur des «Elégies romaines». Dans la réalité, elles se sont appelées Frédérique Brion, Charlotte Buff, Elisabeth Shœnemann, Mad. de Stein, Minna Herzlieb, Bettina, Neumann. Dans les fictions sentimentales du poète de Weimar, elles s'appellent: Charlotte, Eléonore, Hélène, Claire, Mignon, Euphrosine, Lili, Marguerite. Chacune de leur poétique physionomie nous est tendrement familière. Nous les aimons, ces créatures de rêve, comme si elles étaient les élues de notre cœur. Elles nous font souffrir, pleurer, palpiter, rêver et tressaillir à travers les pages brûlantes et mélancoliques du livre qui les éveque. Elles sont le doux oreiller de nos rêves, de nos désirs, de nos passions, de nos désespoirs.

La première femme qui éveilla de doux sentiments dans le cœur passionné de Gœthe est cette Frédérique Brion qui a inspiré au poète plusieurs poésies suaves et touchantes. C'était la fille d'un pasteur de campagne fixé à Sesenheim, tout près de Strasbourg. Gœthe avait vingt et un ans; il était beau comme un jeune dieu, deux flammes sortaient de ses yeux noirs. Présenté à la famille Brion par un de ses camarades de l'Ecole de droit de Strasbourg, le jeune étudiant fut charmé, ébloui, à la vue d'une blonde et exquise jeune fille qui rentrait d'une promenade à travers champs. «Elle arriva, dit Gœthe, un chapeau de paille à la main, radieuse, fraîche.» Il eut bientôt ses entrées familières dans cet intérieur rustique et patriarcal, dont le maître avait des traits communs avec un personnage d'un des plus célèbres romans de Goldsmith, le «Vicaire de Wakefield».

Ce premier amour de Gœthe eut la fraîcheur d'une églogue. Les deux jeunes gens s'aimèrent éperdument, comme s'aiment deux cœurs neufs et ingénus qui s'ouvrent, l'un et l'autre, pour la première fois, à l'amour. Cette délicieuse idylle dura tout un été. Gœthe fut rappelé à Francfort, sa ville natale, par son père, un bourgeois hautain, rigide, qui n'aurait jamais accepté que son fils épousât la fille d'un pauvre pasteur campagnard. Frédérique avait aimé Gœthe sans arrière-pensée. Ils se quittèrent, le désespoir dans l'âme, lui marchant vers les hautes destinées qui l'attendaient, elle cachant, dans une existence solitaire et digne, l'affreuse blessure de son cœur.

Ils se revirent après huit ans d'absence. Gœthe remplissait l'Europe du bruit de son nom. Il avait écrit «Werther», cette œuvre admirablement belle mais au parfum vénéneux et qui, au dire de Mme de Staël, avait causé plus de suicides que la plus belle femme du monde.

Gœthe retrouva Frédérique aussi tendre, aussi passionnée que lorsqu'il l'avait quittée. Seulement, son regard s'était voilé de tristesse, ses joues fraîches et savoureuses avaient perdu leur éclat et quelques cheveux blancs argentaient ses cheveux couleur d'épis.

Frédérique ne voulut jamais se marier, elle refusa toutes les propositions qui lui furent faites:

—Le cœur qui a aimé Gœthe, disait-elle, ne peut appartenir à aucun autre.

Après Frédérique, Gœthe aima une jeune fille de Wetzlar, où il s'était rendu pour se perfectionner dans l'étude du droit. Elle s'appelait Charlotte Buff; son père était bailli, et elle était fiancée à un jeune secrétaire de la légation du Hanovre, nommé Kestner.

C'est cette jeune fille qui devait être la Charlotte de «Werther». Gœthe l'a dépeinte en ces quelques lignes «Une taille libre et dégagée, une nature honnête et saine avec cette féconde activité qui en est toujours la conséquence, l'intelligence pratique des choses du ménage, tels étaient les dons réunis en elle.» La passion tumultueuse de Werther, l'ardeur de ses sentiments devaient déranger la belle ordonnance des idées saines, honnêtes de la jeune Charlotte. Gœthe avait vingt-trois ans. L'image de Frédérique s'était un peu effacée de son cœur. Il déclara son naissant amour à Charlotte Buff qui fut toute émue de cette confidence. S'aimèrent-ils? C'est certain! Gœthe avait le don de la fascination. Il inspirait l'amour. Mais il importe de faire des réserves sur cette liaison sentimentale.

Nature droite et résolument honnête, Charlotte se savait liée par un engagement solennel avec son fiancé. Il lui répugnait de manquer à la foi jurée et cependant Gœthe avait jeté le trouble et l'émoi dans cette âme candide.

Finalement il préféra sacrifier sa passion à son amitié pour le fiancé de Charlotte. Il partit un peu triste et découragé. Mais que nous voilà loin du coup de pistolet de Werther! Cette Charlotte, il devait aussi la revoir quarante-quatre ans plus tard, veuve et mère de douze enfants. Lotte avait dépassé la soixantaine. Elle ne rappelait en rien la poétique créature pour laquelle Werther s'était ôté la vie. Gœthe n'en revenait pas de surprise; tel Candide retrouvant la belle Cunégonde laide, vieille et le teint couperosé.

Dans les liens de Gœthe, il est un nom gracieux qui revient quelquefois sous la plume du poète: c'est celui de Lili. Lili s'appelait de son vrai nom Elisabeth Schœnemann. Son père était un des plus riches banquiers de Francfort.

Gœthe avait vingt-cinq ans lorsqu'il la connut; Lili en avait seize tout au plus. Les deux jeunes gens se virent et s'aimèrent. Pourquoi ne s'épousèrent-ils pas? Une brouille futile, un malentendu les sépara. Et puis les parents du poète s'effrayèrent à l'idée de voir leur enfant épouser une jeune fille dont la haute situation de fortune effaroucherait leurs rigides sentiments de bourgeois modestes.

Le mariage ne se fit pas. Gœthe partit pour l'Italie, mais avant que ses regards perdissent de vue les clochers de Francfort, il tira de sa poitrine un petit cœur d'or souvenir de Lili, et le porta à ses lèvres. Il lui sembla que ce cœur de métal battait comme un cœur vivant.

La charmante Lili épousa M. de Turkheim, homme fort riche et fort considéré.

Nous arrivons à l'époque décisive de la vie de Gœthe, celle qui marqua son essor vers les brillantes destinées qui l'attendaient à la Cour de Weimar. C'était en 1775, Gœthe avait vingt-six ans. Beau, célèbre, élégant, il arrive à Weimar, où l'avait appelé le grand-duc Charles-Auguste, fils de la duchesse Amélie de Brunswick, une princesse d'intelligence fort éclairée, qui aimait à encourager les artistes et les écrivains. Très rapidement Gœthe se fait une situation enviée à la Cour. Il devint l'ami, le confident du grand-duc, qui s'empresse d'adopter le costume à la Werther, celui précisément que portait Gœthe: habit bleu à boutons dorés, culotte de peau, bottes à retroussis et cheveux poudrés.

A Weimar, le poète est particulièrement choyé par les femmes de la Cour, vite subjuguées par le charme de sa parole, l'aspect séduisant de son brillant talent. Parmi celles-ci, il en est une qui devait exercer une pénétrante et longue influence sur l'esprit et le cœur de Gœthe. C'était la baronne de Stein, dame d'honneur de la duchesse Amélie, plus âgée que Gœthe de plusieurs années et mère déjà de sept enfants.

Mariée au baron de Stein, écuyer du grand-duc, homme froid, gourmé, dominé par le souci exagéré de l'étiquette, elle n'avait pas trouvé dans cette union la réalisation de ses rêves de jeune fille. Pour tout dire, son esprit porté aux idéalités ne pouvait se plier aux manières sèches de M. de Stein dont l'intelligence aride, étroite, la faisait cruellement souffrir. Un attachement subit, violent, unit Gœthe à Mme de Stein. Cette liaison dura un temps très long, à peine coupé par une brouille de quelques mois.

Entre temps, Gœthe s'était créé un foyer légitime. La solitude lui pesant, il avait épousé une accorte jeune fille qu'il avait rencontrée, par un après-midi d'automne, dans le parc de Weimar. La belle enfant était de condition modeste. Fille d'un petit libraire, elle devint sa femme. Gœthe, nous l'avons dit, éprouvait l'impérieux besoin d'aimer. La liste de ses amoureuses n'est pas aussi nombreuse, certes, que celle de don Juan. Une douzaine tout au plus nous sont connues. Leurs noms subsisteront à travers les siècles, portés sur l'aile du génie qui les a révélés au monde.

Voici cette ravissante Minna Herzlieb, fille adoptive du libraire Frommann, chez qui Gœthe, au seuil de la vieillesse, fréquentait quelquefois. Cette Minna s'éprit d'une tendresse folle pour le grand Gœthe, qui essaya, mais en vain, de lutter contre le penchant qui le poussait vers cette enfant. Il fallut les arracher l'un à l'autre et les séparer. Gœthe s'en consola en exhalant sa passion dans les «Affinités électives». Euphrosyne, qui est le titre d'une longue poésie de Gœthe, n'était autre que Mlle Neumann, qui épousa le comédien Becker et mourut à dix-neuf ans. Elle céda au charme magnétique qui se dégageait de la personne de Gœthe et elle l'aima d'un amour tendre et mélancolique.

Qui n'a pleuré, au moins une fois, aux amours et aux malheurs de Mignon, cette touchante créature qui incarne si poétiquement le sentiment de la patrie absente! Mignon, Gœthe l'avait rencontrée un après-midi, sur la place Saint-Marc, à Venise. C'était une petite danseuse de corde, nommée Bettina, qui exécutait avec une grâce un peu triste, devant la foule, ses exercices aériens. Gœthe passait des heures entières à lui voir exécuter la danse des œufs. Il en devint amoureux, elle ne voulait plus le quitter. L'aventure se termina par le départ précipité de Gœthe. Napoléon l'a dit: «En amour, la meilleure victoire, c'est la fuite.» La pauvre enfant avait pris au sérieux ce qui n'était chez Gœthe qu'une simple distraction du cœur. Mais son souvenir a inspiré au poète une de ses plus géniales créations. La petite danseuse de Saint-Marc vivra éternellement sous les traits de Mignon.

D'autres figures de femmes apparaissent encore dans l'existence amoureuse de Gœthe. Ce sont, au hasard de la plume, Annette de Leipzig, Frédérique Oser, Antoinette Gerock, la marquise Branconi, cette piquante et délicieuse beauté rencontrée à Naples en 1779 et que sa liaison avec le duc de Brunswick avait rendue célèbre; puis enfin, la célèbre Bettina d'Arnim, imagination romanesque, esprit inventif, dont on connaît la correspondance plus ou moins authentique avec l'auteur de «Faust».

LES CHOUX CABUS.

M. le prince héréditaire ayant demandé à table au comte de Gallande, son prisonnier:

—Quels sont donc ces dragons que je vis un soir, du côté de Cassel, combattre avec des choux pendus à leurs selles? Méchantes mines. Ils sont commandés par un capitaine qui a l'air d'un garçon de ferme.

—C'est M. de Pecquigny, capitaine commandant d'une *compagnie franche*, répliqua le comte. Il nourrit de légumes ses soldats.

Plutôt courtisan, M. de Gallande n'osa pas défendre le dragon.

—C'est aussi un philosophe, dit-il avec dédain.

Le prince eut un petit rire:

—Depuis que votre dernier roi Louis.... *le Grand*—m'exprimè-je bien en français? (M. de Gallande salua) introduisit dans l'armée certaines réformes démocratiques, les hasards de la guerre nous forcent à combattre des gens indignes. Quest-il, ce capitaine? Vous serez échangé ce soir; eh bien, faites-moi la grâce de le prévenir que si je me trouve en face de sa troupe, j'use de rigueur: je ferai pendre ses "choux cabus", lui le premier!

M. de Gallande s'inclina, un peu froid.

—Le capitaine est apparenté, dit-il, vous blesserez la cour.

Et il redemanda de la pâtisserie.

Après sa libération, le comte de Gallande fit passer un mot à M. de Pecquigny. L'injure y était, en détail: le rire, l'air de mépris du prince, et on y devinait un camarade ravi de taquiner. Mais comme le repas de l'Allemand avait été exécrable, le comte, voulant se venger, griffonna cet "avis" rapide:

"Le prince doit aller demain soir à Werl. Il traversera au point du jour la gorge du Couteau. Il emmène une partie de l'état-major, et deux escadrons de hussards noirs et jaunes. Aucune reconnaissance n'a été faite. Vous me remercierez chez Mlle de Lespinasse, qui vous envoie mille choses gracieuses. Mes souvenirs. Et comme toujours, soyez brave."

—C'est bien, songea le capitaine.

Et dès lors le camp s'anima.

Les hommes allaient et venaient, l'épaule chargée d'équipements. Au seuil des tentes, ils brossaient leurs habits, les justaucorps, les bonnets, les housses, les vestes vertes à l'aiguillette tintente, et ces sombres manteaux d'une aune, à deux envers, dont ils relevaient les ailes de l'épée, orgueilleux, en pinçant le menton des filles.

Le chef annonçait une fête, un combat pour le lendemain. Il allait de l'un à l'autre.

Il avait des paroles qui rappelaient un matin joyeux, quelque fait d'armes, une charge de plomb, un coup de sabre. Et pour tous, avant de partir il laissait tomber cette insulte:

—Jusqu'à demain, camarades, nous ne sommes plus dragons. Moins que des miquelets. Opinion de l'ennemi: nous sommes tous des *choux cabus*.

Un grondement tombait des moustaches.

—Le prince ne veut pas nous reconnaître; il nous bannit de l'armée française. Un ordre a été lu hier: Quiconque d'entre vous prisonnier, pendu sur l'heure. Je suis un trop petit seigneur pour l'Allemand, un chou pommé!

Des soldats se mirent à rire. Un officier dit:

—Vous avez cependant vos entrées à la chambre de Sa Majesté, et c'est difficile, puisque M. de Fumel, qui commande Clermont, ne les a pas.

Des têtes fières se tournaient. ....Mais le jeune homme haussa l'épaule, commença une revue d'ontils, goûta les soupes, familier. Il mangeait comme les parvenus, et s'essuyait du poignet.

Il avait vingt ans, l'air d'un moine, des yeux de peuple, naïfs, d'où tombait de la force, et l'habit grossier, en drap de Lodève, comme le plus simple anspessade. Etait-il seigneur, malgré son allure? ou bien, malgré son grade, était-il quelque homme du commun?

On le connaissait peu dans l'armée. Il signait Pecquigny tout court, et ne marchait pas à la Vestris, les mollets en dedans. Ami de la marquise du Déffand, camarade des philosophes, de Diderot et de d'Alembert, il voyait peut-être, lui aussi, la fin des rois et la mort de Dieu.

L'insulte du prince le brûlait. Pendant une heure, ses soldats le virent marcher, pâle, un doigt sous le menton. Front singulier. Tristesse... il était blessé pour ses hommes.

Mais tout à coup, il s'arrêta.

Une idée, en torrent, lui battait le cœur. Il appela:

—Charrost!

Un homme vint. C'était un brigadier, dit Taille-Coup, le Passe-Dix, la Poutre, un géant, la plus forte voix de la compagnie.

—As-tu de la mémoire?

—S'il plaît, mon commandant; j'ai mangé quatre pages des *Anciens Carabins* ou *Premiers Dragons* en deux heures. Tout en petites lettres, et je les récite.

—Alors, c'est toi que je choisis. Je vais te faire une leçon, viens.

Et les deux hommes s'enfermèrent.

Les trois escadrons partirent le soir, et s'enfoncèrent dans la campagne, en silence. C'était un pays coupé de chemins creux, de ravins, et les hommes, souvent, durent descendre de cheval.

Il y a entre Ham et Werl une gorge affreuse, âpre et désolée, un promenoir de lions. La terre, partout, est en rouge, et aux extrémités s'amoncellent des blocs, de grandes masses de pierres qui laissent entre eux des gueules, des trous profonds, des abîmes. C'est là qu'ils arrivèrent avant le jour.

Il était deux heures.

Pecquigny divisa ses hommes, "ses choux cabus" en deux bandes. Tout le monde mit pied à terre. Les chevaux de chaque rang furent attachés l'un à l'autre par une longe; on les fit garder par les derniers hommes des files,—et tandis que deux cents dragons allaient se blottir en tête du défilé, deux cents, à l'autre ouverture, emplirent les rochers, le fusil prêt, l'épée sur le genou, la lance couchée à terre, devant eux. Ces mouvements se firent sans bruit, en glissant presque, la bouche morte et le cœur mort, dans un silence de silence....

On attendit.

A deux heures et demie, rien.

Mais à trois heures, dans l'aube de la plaine, une ligne apparut. C'étaient des soldats.

Il y en avait cent, cinq cents, mille. Au milieu, trois ombres à cheval,—le prince.

Ils arrivaient sans batteurs d'estrade, sans inquiétude. C'étaient les hussards jaunes, les hussards noirs, c'étaient des imprudents, des fous.

Pecquigny guettait. Ils entrèrent dans le défilé, sans ordre. Des officiers, autour du prince, parlaient. Une romance de hussard, même, qui venait de loin, traînait sa tristesse allemande.... Et comme ils étaient tous dans la gorge, un cri de condor, âcre et rauque, bondit soudain des rochers:

—A moi, dragons!

Subitement, en foudre, volte-face! clameurs! chevaux violents qu'un poing retournait: les dragons cernaient le défilé.

Calmes, sur trois rangs, le fusil en joue, on les vit marcher contre les hussards. La mort cette fois, s'approcha des hommes, si près, que son souffle étreignit le prince, les chevaux et les drapeaux. Tout devint épouvante, silence, glace, et rien ne bougea.

Alors, Pecquigny, debout, fit signe de l'épée.

Il était sur une roche, très haut, en silhouette contre le matin, petit, mais tellement isolé, tellement dans la lumière, qu'il apparaissait immense. On entendit sa voix tranquille:

—Charrost, ici.

Le colosse vint.

—A ma gauche, à ma droite, mes deux tambours.

Les deux dragons montés s'avancèrent. Ils étaient à la livrée du roi; ils avaient ces grandes caisses de cheval, lugubres, qui râlent dans les batailles, comme des blessés.

—La marche.

Les deux hommes battirent ensemble, fiers!

Et quand ce fut fini:

—Prince, clama une voix, les "choux cabus" t'offrent ce matin la bataille, et si tu l'oses refuser, par cette longe de mon cheval, c'est moi qui ferai pendre tes soldats! Nous sommes compagnie franche, il est vrai, mais distingués par Sa Majesté le Roi.—Et puisqu'il faut des titres au point de mire de vos canons, et de la vraie noblesse au bout de vos épées, prince, officiers prussiens et hussards qu'on écoute mon soldat qui va parler; en voici:

Alors, un poing sur le cheval de son maître, et l'autre, énorme, tendu vers l'ennemi, le brigadier colosse, d'une voix géante, commença ainsi sa leçon:

—Charles-Jacques de Pecquigny, seigneur de Guidona, d'Areschot, de Reuty, de Mondéjar, de Meghen de Buren et de Molembais, commandant le régiment franc des dragons dits "de Pecquigny," de la maison de Gouy de Solre et d'Havré, non moins illustre en Espagne, en Allemagne et en Italie qu'en France, qui compte les sires de Crouy, baron d'Arhaines et de Lyons, burgraves de Gervelingues et de Bourbourg comtes de Guines, de Réthel et de Porcéan, princes de Chimay, ducs d'Havré, de Crouy-sur-Somme, et de Soria; princes de Solre, de Newgart, et de Massovie; marquis de Falcas, d'Ortès; comte de Rœux, de Chiesvres, de Fontenoy, de Milendouck, et de Priégo!

Le grand soldat reprit haleine. Sous lui, un mortel silence planait. Et il continua, d'une voix de bloc d'où tombait l'effroi du passé:

—Mon commandant s'honore des Châtelains héréditaires de Mons, vicomte de Langles, et souverains seigneurs de Fenestranges, Princes Romains, Princes et Maréchaux du Saint-Empire, Grands des Espagnes, et Ricombres de Castille, Compédariens de Portugal, Premiers Pairs et Grands Veneurs du Hainaut, Porte-Glaives du Saint-Office, Commandeurs-nés des Ordres militaires et hospitaliers de Calatrava, d'Alcantara, de Christ et d'Avis!

Et d'autres gloires, d'autres siècles tombèrent:

—On voit les sires de Pecquigny s'allier avec les sœurs et les héritières des vicomtes de Soissons et les sires de Craon; plus tard, avec les maisons royales de Lorraine et d'Aragon, de Bavière, de Luxembourg, de Bourgogne et de Foix-Candale; et on voit dans la filiation des princes de Crouy les noms de Poméranie, de Nassau, de Hesse, de Furstemberg, des Rhyngraves de Salm, de Horn, de Montmorency, de Mailly, de la Rovère, et de Ximenès d'Arissa!

Le dragon se tut. Puis, aussitôt, gorgé d'un torrent d'air, d'une voix sombre et solide qui précipitait ses coups:

Dans la généalogie du commandant de Pecquigny, on trouve un Grand-Maître de France et deux maréchaux de Bourgogne, un cardinal-archevêque de Tolède et primat des Espagnes, un grand chancelier de Castille, vingt grands officiers des couronnes de France, d'Espagne et de Germanie, et trente et un chevaliers de la Toison-d'Or, c'est à-dire un nombre égal à celui des deux maison de Bourgogne et d'Autriche!

La voix du soldat roula son écho rude; on n'entendit qu'un trépidement qui se fondait, le murmure de Pecquigny, tranquille:

—La marche.

Comme la première fois, les deux dragons battirent ensemble, fiers!

Alors un bruit éclata, un bruit honteux de sabres, d'armes ennemies qui tombaient en masse.

Le commandant descendit, l'épée au fourreau, calme comme toujours. Au lieu d'un combat, ce fut une prise de bétail.

—Ramassez les armes, dit-il. Les drapeaux à mes seconds lieutenants.

Liez les prisonniers.

Par quatre. Au camp.

Marche.

Les Pensées d'un Yoghi.

Le «Temps», déployé, mesure au moins trois pieds de long. C'est sous ce rapport surtout qu'on peut dire: le Temps est un grand mètre.

—

Peu de poètes furent plus éloignés d'Homère de l'emphase andalouse. Il est donc assez singulier que Séville réclame si impérieusement l'honneur de lui avoir donné le jour.

—

Une douloureuse pensée m'assiège depuis environ dix minutes. C'est que, dans vingt ans, les trois quarts de nos plaisanteries paraîtront incompréhensibles, le dernier quart stupide.

—

Tout le temps que le gendelettre ne passe pas à vilipender ceux qui soignent leur sordide intérêt, leurs vulgaires plaisirs ou leur mesquine ambition, il le consacre à briguer des honneurs, à écrire des choses qui l'amusent ou à courir après un éditeur.

—

Pascal a beau dire, ce n'est pas le moi qui est haïssable, c'est la fin du mois.

—

Il est bien rare qu'en omnibus la conversation ne roule pas sur Paris.

—

Dans toute mystification il y a un imbécile, le plus souvent deux.

—

Les vieilles filles se dévouent volontiers à un chat. Il est tout naturel qu'elles adoptent ce qu'elles ont pu trouver de plus traître, après un mari.

—

Relis les mêmes livres à quelques années de distance: ce ne sont plus les mêmes.

—

La critique doit faire l'office de mouchettes, non d'éteignoir.

—

Certaines insultes portent en elles leur réconfort. Les chiens n'aboient que contre les roues qui tournent.

—

L'esprit est tout le contraire de l'argent: moins on en a plus on est satisfait.

—

Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque: les moins utiles sont les plus haut placés.

—

Les médiocres sont très utiles pourvu qu'ils sachent se tenir dans l'ombre: tels les zéros placés derrière les vrais chiffres.

—

Ce qui a répandu le plus de lumière dans le monde, c'est une couleur noire: l'encre d'imprimerie.

—

Nous trouvons fort choquant que les Turcs nous appellent: chiens de chrétiens, et très naturel de baptiser nos dogues: Sultan.

PAUL MASSON.

LANGAGE DES PEPINS D'ORANGE.

1 Pepin—Vous serez heureux en ménage.
2 Pepins—Vous serez malheureux en ménage
3 Pepins—Elle m'est me beaucoup.
4 Pepins—Elle ne m'estime pas.
5 Pepins—Elle m'épousera.
6 Pepin—Elle ne m'épousera pas.
7 Pepins—Elle est fidèle
8 Pepins—Elle n'est pas fidèle.
9 Pepins—Vous épouserez une personne riche.
10 Pepins—Vous épouserez une personne pauvre.
11 Pepins—Elle est jalouse.
12 Pepins—Elle n'est pas jalouse.
13 Pepins—Elle aime le plaisir.
14 Pepins—Elle n'aime pas le plaisir.
15 Pepins—Elle aime la promenade.
16 Pepins—Elle n'aime pas la promenade.
La dépense d'esprit n'est pas forte.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Récoltes de coton dans le Sud.

Presse Associée.

Vicksburg, Miss., 8 avril—Le Dr Solomon McDowell, planteur connu de cet Etat, vient d'achever une tournée d'inspection qu'il a faite dans les comtés de Bolivar, Washington et Sharkey.

La perspective pour les récoltes, dit-il, est très triste. Des pluies continuelles et un froid tenace ont retardé les opérations de l'ensemencement. Le coton ne sera pas semé avant le milieu de mai.

La hauteur du fleuve rend encore la situation plus triste. Tout le monde est découragé. Le Dr McDowell dit qu'il cultive le coton depuis 1867. La saison actuelle est la plus défavorable qu'il ait encore vue. Le nord de la Louisiane et l'ouest de l'Arkansas, dit-il, sont dans les mêmes mauvaises conditions.

Découverte d'un trésor.

Presse Associée.

Galveston, Texas, 8 avril—Une dépêche de Devine, comté de Medina, dit que l'on a trouvé un trésor espagnol contenant plus de 10,000 doublons, des bijoux précieux et des documents importants. On ne donne pas le nom de l'heureux mortel qui a fait cette trouvaille; mais le fait est très vrai, paraît-il.

Le chemin de fer de Denver à Fort Worth.

Presse Associée

Fort Worth, Texas, 8 avril—Le chemin de fer de Fort Worth et Denver City va établir, à partir du 1er mai, un des trains les plus luxueux et les plus confortables qu'il y ait jamais eu dans le Sud-Ouest. Tout est construit dans les ateliers du sud du Colorado. Ce train sera pourvu des améliorations les plus modernes.

La traversée entre Denver et Fort Worth est raccourcie de 4 heures.

La guerre des trusts dans l'Arkansas.

Presse Associée.

Little Rock, 8 avril—Les représentants de toutes les compagnies d'assurances qui font des affaires dans l'Arkansas ont reçu l'ordre de suspendre leurs travaux, par suite de la loi récente sur les trusts. De tous les côtés, on demande une modification de la loi; mais la législature tient bon.

Une anomalie municipale.

Presse Associée.

Atlanta, 8 avril—Le gouverneur Candler a nommé un nouveau maire et un nouveau conseil général pour la ville de Ste-Marie, comté de Carden. Le gouvernement de Ste Marie est une anomalie, non seulement pour la Georgie mais pour les Etats-Unis. Il n'y a pas une seule localité, aux Etats Unis, qui n'élise ses gouverneurs par vote direct ou indirect. Chaque année, le gouverneur de la Georgie est appelé à choisir un maire pour cette ville. Ce maire gouverne la ville avec six conseillers depuis le 2e jour d'avril jusqu'à la fin de l'année. Il en est ainsi depuis 1875.

C'est la suite d'une loi votée par la législature, quand la ville de Ste-Marie a été incorporée.

Située sur la frontière de la Floride Ste-Marie a une population composée en grande partie de gens de couleur. Pour conserver le gouvernement entre les mains des blancs, il a été décidé que le maire et le conseil seraient élus par le gouverneur.

Personne n'a jamais protesté contre ce régime et tout le monde semble satisfait des choix qui sont faits par lui.

La question sénatoriale dans la Floride.

Presse Associée.

Tallahassee, Floride, 8 avril—La législature de la Floride a achevé son organisation. Elle aura de sérieuses affaires à régler, la semaine prochaine.

Les candidats au Sénat des Etats-Unis sont ici et se disputent la place avec ardeur. La lutte est entre Tallifferro et Pasco, le sénateur actuel qui compte être réélu; mais le candidat opposé a le même espoir. L'élection aura lieu le 18 avril.

Tallahassee est encombrée de politiciens. Le colonel Tallifferro aurait dit que s'il ne peut pas être élu, il se ralliera à la candidature de Pasco pour empêcher un troisième candidat d'obtenir la majorité. Ce troisième candidat, c'est le gouverneur Bloxham.

Guerre aux chiens en Angleterre.

Presse Associée.

Washington, 8 avril—Le gouvernement anglais fait de vigoureux efforts pour faire disparaître la rage des îles Britanniques.

Le département d'état a reçu de Sir Julian Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre à Washington, un memorandum publié par le bureau d'agriculture, lequel établit de sévères restrictions à l'introduction des chiens. Chaque chien importé doit payer licence; il doit être porteur de cette licence délivrée par le bureau d'agriculture.

—:o:—

Appel du Controleur de la monnaie courante.

Presse Associée

Washington, 8 avril—Le contrôleur de la monnaie courante a demandé aux banques nationales de lui envoyer un état de leur situation financière, à la date du 5 avril.

—:o:—

Dépêches de Singapore.

Presse Associée.

Washington, 8 avril—La dépêche suivante a été reçue au département de la guerre:

Singapore, 8 avril.

Embarquerai, demain, à 7 heures.

Il s'agit dans ce rapport du transfert Sheridan, parti le 19 février, avec le 9e d'infanterie, y compris 57 officiers, 1796 hommes et 56 femmes et enfants. Le signataire de la dépêche est le lieutenant-colonel J. H. Smith, du 12e d'infanterie.

Pertes et gains aux champs de courses.

Il est estimé que $200,000,000 à $250,000,000 sont perdus chaque année aux champs de courses. L'Australie subit les plus grandes pertes. Pas moins de $100,000,000 changent de mains tous les ans. Si l'argent que de malheureux individus dépensent en vain pour retrouver la santé pouvait être estimé, le montant en serait aussi effrayant que la somme sus-nommée. Le Hostetter Stomach Bitter a guéri des centaines de personnes qui avaient dépensé de petites fortunes essayant en vain de regagner la santé. Le Bitter fortifie les estomacs affaiblis, et guérit, et prévient la constipation, l'indigestion, les maladies de foie et des reins qui indiquent un estomac surmené ou fatigué. C'est le seul remède à prendre au printemps, et il est recommandé par tous les médecins loyaux.